8 janvier 2015 02:27 - Revue cités n° 61 - Nouveaux barbares - Collectif - Revue cités - 175 x 240 - page 163 / 194

Grandeur et décadence d'un philosophe barbare

Franck Lelièvre

« Cette vie à Todtnauberg, cette haine de la civilisation, cette manie d'écrire Sein *avec un* y*, voilà le trou de souris dans lequel il s'est retiré, en pensant à juste titre que les seules personnes qu'il verrait sont les pèlerins remplis d'admiration pour lui : il y a en effet peu de chances que quelqu'un gravisse 1.200 mètres dans le seul but de faire un esclandre. Et même si cela arrivait, il serait encore capable de mentir comme un chiffonnier ».*

H. Arendt à K. Jaspers[1].

Aujourd'hui, plus que jamais, selon la formule de Brecht, « le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde ». En l'espèce, avec la publication des *Carnets noirs* de Heidegger, nous avons la confirmation que sa philosophie a donné « asile au monstre comme au monstrueux [et] en fait partie[2] ». Nul n'en aura donc jamais fini avec « Heidegger et le nazisme » et il y de fortes chances que cette découverte marque un tournant encore plus décisif que celui provoqué, en son temps, par le livre de Victor Farias et par les travaux d'Hugo Ott. À l'époque, Dominique Janicaud avait dit du premier : « il a brossé à la hâte (mais non sans labeur) une portrait de 'Heidegger en nazi' et soudain – ne fût-ce qu'un instant – ce portrait a eu une ressemblance effrayante[3] ».

1. *Hannah Arendt et Martin Heidegger,* trad. N. Guilhot, Paris, Le Seuil, 1995, p. 82. Cf. également J. Bollack, *Le Mont de la mort, le sens d'une rencontre entre Celan et Heidegger, La Grèce de personne,* Paris, Le Seuil 1997.

2. P. Trawny, *La Liberté d'errer avec Heidegger,* trad. Nicolas Weill, Paris, Éditions Indigène, 2014, p. 63.

3. D. Janicaud, *L'Ombre de cette pensée* : *Heidegger et la pensée politique*, Grenoble, Jérôme Millon, 1990, p. 13. Voir aussi V. Farias, *Heidegger et le nazisme,* Paris, Verdier, 1987 et H. Ott, *Éléments pour une biographie,* trad., Paris, Payot, 1990.

En dépit des dénégations et des polémiques, les données dévoilées étaient significatives : soutien, jusqu'à la fin, au parti national-socialiste ; proximité et fidélité au responsable berlinois de l'« Institut d'hygiène raciale », Eugen Fischer, le professeur de Mengele et de tant d'autres sinistres médecins, grâce auquel le Recteur de Fribourg obtint l'ouverture d'une « chaire de professeur ordinaire de doctrine raciale et de biologie héréditaire » ; collaboration avec Carl Schmitt et Hans Frank, condamné à mort à Nuremberg, à la commission chargée d'élaborer les lois de Nuremberg, etc., ces informations interdisaient de parler d'une adhésion momentanée et extérieure aux convictions profondes du penseur. Cependant, elles concernaient d'abord l'homme public. Le philosophe, pour sa part, prétendait-on, se situait aux antipodes de son engagement passé et avait développé, en secret, sous la dictature, une critique philosophique radicale du nazisme.

Depuis la publication des *Carnets noirs,* cette fiction a volé en éclat. Le solitaire de la Hütte expose, sans fard ni précaution, non son refus de la tyrannie et son horreur devant le meurtre de masse mais son soutien fondamental aux objectifs du régime et sa hantise qu'il n'aille pas assez loin et qu'il ne finisse vaincu. « Le National-Socialisme est un principe barbare, là réside son essence et sa possible grandeur. Le danger n'est pas lui, c'est qu'il soit rendu inoffensif et qu'il devienne un sermon sur le vrai, le bien, le beau[4]. » Nous savions, depuis 1953, avec la publication des conférences de 1935 sous le titre d'*Introduction à la métaphysique,* que le nazisme n'avait, à ses eux, jamais cessé de posséder une « grandeur et une vérité intérieure », nous en comprenons mieux, à présent, la teneur.

Promotion d'une « germanité » purifiée et plus profonde, exaltation, avec Nietzsche, d'une « volonté de puissance » capable de faire advenir un nouveau type d'homme, ces thématiques mortifères avaient déjà été repérées, à juste titre, depuis longtemps. Mais il y manquait, disait-on, malgré des formules privées et publiques pourtant assez claires, le troisième sommet du « triangle de fer » : l'antisémitisme exterminateur. A présent, le tableau est complet et, comme l'avoue Peter Trawny, l'éditeur des *Carnets*, dans les dernières pages de son *Heidegger et l'antisémitisme*[5] : « Quand bien

4. M. Heidegger, G.A., volume 94, p. 194.

5. Le titre allemand donne « Heidegger et le mythe d'un complot juif mondial ». La délicatesse des oreilles françaises justifie-t-elle l'usage d'un euphémisme ? Il y a en France une déférence à l'égard de cet auteur qui explique pour une part le retard des travaux français consacrés à la dimension politique de son œuvre. Le sort réservé au livre d'Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, (Albin-Michel, 2005) et le silence observé sur sa

même la pensée de Heidegger survivrait à cette révision, elle restera défigurée par les phrases dont nous parlions tout au long de ce [livre], comme par autant de cicatrices purulentes – Une blessure de la pensée est advenue[6]. »

Pourtant, en France, l'examen serein d'une question pourtant cruciale reste difficile à initier. Extrême lenteur dans la traduction, opacité et abus de gongorismes, ouverture limitée des archives rendant les textes disponibles sujets à caution, violence des querelles entre les écoles, dissuadent l'amateur de se lancer dans cette étude. Les ressources critiques sont souvent dispersées et n'ont pu réellement se développer qu'aux marges de l'institution. Elles ont surtout été le fait de germanistes, de linguistes ou de sociologues. La violence du débat et la difficulté de l'œuvre incitent le philosophe à la prudence, sans parler des réquisits qui veulent que pour être « autorisée », l'analyse doit parler le « heideggérien », ni allemand, ni français, ne jamais critiquer Heidegger qu'à partir de Heidegger, aborder sa « défaillance » mais à condition de reconnaître sa « grandeur », en bref, faire allégeance pour pouvoir faire sécession. Enfin, les nombreux courants qui se réclament de sa lecture dominent, en France, de larges secteurs de l'académie, de l'édition ou de la presse. Qui serait assez fou pour risquer ainsi une carrière universitaire ? Tous ces facteurs, la gravité des enjeux et du contexte politique présent, la place de cet auteur dans notre pays et dans nos écoles, imposent cependant l'examen approfondi de cette question.

Car si Sartre, Merleau-Ponty, Ricœur, Levinas ou Derrida ont contribué à légitimer Heidegger en France, rejeté, depuis 1945, en Allemagne par sa proximité avec un style et une histoire trop bien connus, s'ils en ont fait un interlocuteur de même rang que Hegel ou Husserl, de sorte qu'ils ne peuvent plus être étudiés sans lui, ils n'ont cessé d'en souligner les limites mais en choisissant, malgré les avertissement d'Adorno ou d'Habermas, de détourner le regard de ses horizons politiques et de se faire les défenseurs d'une dignité philosophique dont ils entendaient tirer profit. Il en résulta une indéniable mansuétude et, au bout du compte, un aveuglement que les révélations successives et pourtant accablantes ne purent que renforcer dès lors que l'on s'était condamné à garantir la stature du penseur. Le piège à présent s'est refermé au moment où, fort diaboliquement, le prétendu « plus grand philosophe du XX[e] siècle »,

découverte de la présence insistante d'un antisémitisme génocidaire dans les cours des années nazies, bien avant la conférence de Wannsee, nous semblent injustifiables.

6. Paris, Le Seuil, 2014, trad. française J.-C. Monod, p. 160.

intronisé « contemporain capital » de la philosophie française, a choisi d'assumer sans fard, par la publication posthume de tous ses cours et carnets du nazisme, l'étendue de son adhésion à un régime dont il souhaitait, dès 1934, qu'il mette en œuvre « l'anéantissement total » de « l'ennemi intérieur greffé sur la souche allemande ». Comme si, escomptant un renversement du bilan du nazisme, il avait anticipé le retour en grâce des politiques populistes et extrémistes dont nous sommes à présent les témoins en France et dans toute l'Europe.

Il est donc indispensable, politiquement et philosophiquement, de revenir sur ce qui a pu permettre l'emprise de cette pensée sur certains des plus grands philosophes français contemporains et sur la vision du monde qu'elle implique qui promeut la barbarie et vise l'effacement du judaïsme des œuvres de l'esprit et du monde des vivants.

ANATOMIE D'UNE MYSTIFICATION

Une étude récente de Sidonie Kellerer[7] permet de suivre en détail le travail de réécriture auquel Heidegger s'est livré après coup sur le texte d'une conférence de 1938 où il soutenait alors publiquement le nazisme. Ainsi maquillée et traduite en 1950 dans les *Chemins qui ne mènent nulle part*, elle eut une part importante dans la réhabilitation du penseur et la conquête de la gauche philosophique française grâce à l'appui dévoué de Jean Beaufret.

Ce qui s'intitulait en 1938 *« La fondation moderne du monde par la métaphysique »* deviendra, en 1949, *« L'époque des représentations du monde »*. Le changement est éloquent. En 1938, il s'agissait d'offrir aux Allemands, « le seul peuple qui soit proprement métaphysique »[8], en train d'édifier une Allemagne nouvelle, le sol dont ils auraient besoin pour y parvenir et cela, en conformité avec les instructions du « Ministère du Reich pour la science, l'instruction et l'éducation populaire », qui prescrivaient en 1937, « d'affirmer la volonté allemande nationale socialiste […] par la confrontation avec l'idéologie scientiste dominante ». Descartes était alors, pour Heidegger, le symbole de cette « dépravation spirituelle ». En 1950, il s'agit de caractériser une « époque », celle où la « mise à disposition » de toute

7. Il fait partie du livre collectif dirigé par E. Faye *Heidegger, le sol, la communauté, la race* et publié en 2014 aux éditions Beauchesne (Paris, 2014) approfondissant sa thèse de 2005.

8. S. Kellerer, « Le maquillage d'un texte : à propos d'une conférence de Martin Heidegger de 1938 », in *Heidegger, le sol, la communauté, la race*, *op. cit.*, p. 97 à 143.

chose en tant que « représentation » pour un « sujet » signifie « l'achèvement du nihilisme ». Descartes est de nouveau coupable mais cette fois d'avoir rendu possible la « guerre totale » et « l'âge atomique ». « Avec l'impérialisme planétaire de l'homme organisé techniquement, le subjectivisme de l'homme atteint son plus haut point à partir duquel il se posera dans le nivellement de l'uniformité organisée et s'y installera. Cette uniformité sera l'instrument le plus sûr de la domination complète, c'est-à-dire technique de la terre. »[9]

Et pourtant, cette formule frappante qui résume la nouvelle philosophie du Heidegger de l'après-guerre est introuvable dans le manuscrit en 1938. Elle forme le pivot d'une lecture du nazisme qui le subordonne au déploiement plus vaste de la métaphysique et transforme Heidegger en un « résistant de l'intérieur ». Philippe Lacoue-Labarthe peut alors remercier Heidegger pour nous avoir « appris à penser de quoi il retourne, philosophiquement, dans le nazisme[10] ». La manœuvre est savoureuse. Car, comme dans ces célèbres figures où apparaissent alternativement le lapin et le chasseur, au terme de cette opération, pour pasticher une célèbre formule des *Conférences de Brême*, l'acier des chambres à gaz aura été recyclé en moteurs pour tracteurs de « l'agriculture mécanisée ». Au bout de ce retournement, il conviendra, dira-t-il, de méditer « en quoi notre époque, malgré toutes ses diversités, présente un seul visage, et en quoi ce visage est bien *le même* – que ce soit du côté d'Auschwitz, ou bien du côté d'Hiroshima[11] ». Entre le Kapo des camps et le pilote américain du B29, il n'y a plus de différence et la place de l'antisémitisme est escamotée.

Cette stratégie habile où Heidegger opère une mise en accusation globale de la « métaphysique » est l'apport décisif qui renverse toute la signification de la conférence. Il est donc difficile de savoir ce qui doit le plus retenir notre attention, de la maestria d'un Heidegger parvenant à mettre ainsi hors-jeu la « responsabilité allemande », la sienne propre, et le génocide, en maquillant une conférence de propagande en un coup de semonce à l'endroit des nazis, ou bien, de la patience de Sidonie

9. M. Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part,* trad. W. Brokmeier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1986, p. 144.

10. *La Fiction du politique*, Paris, Christian Bourgois, 1987, p. 160, cité dans *Heidegger, le sol, la communauté, la race*, *op. cit*., p. 133.

11. *Ibid.* « S'il s'agit vraiment de rendre justice à Heidegger », *L'infin*i, n° 56, Paris, Gallimard, 1996, p. 40. Voir le commentaire et les développements dans Frank Burbage « Technique et violence »*, Cahiers philosophiques,* n°111, Montrouge, octobre 2007, Scérén CNDP.

Kellerer dans son démontage d'un saisissant « mouvement rétrograde du faux » et le rétablissement du sens politique dont son auteur l'avait alors initialement doté.

Parmi les modifications les plus décisives figurent la restitution d'un quatrième « complément » disparu du texte de 1950. Heidegger y souligne la parfaite cohérence de cette conférence de 1938 avec son *Discours* de Recteur de 1933 et permet ainsi d'en expliciter le sens « national » et « social ». « La méditation sur la science mise en œuvre ici, y déclare-t-il, n'est pas en contradiction avec ce que dit et exige 'L'affirmation de soi de l'Université allemande' (1933). C'est délibérément que ce discours laisse de côté la modernité et la 'science trop actuelle' afin de faire jaillir l'essence de la science d'un savoir plus originel[12]. »

C'est souligner vigoureusement l'objectif d'une conférence où Heidegger s'oppose à la conception traditionnelle des libertés académiques et de la recherche universitaire, qu'elle se veuille « science rigoureuse » ou activité « théorétique ». Il y souligne, au contraire, que « l'accomplissement de l'essence moderne » de la science signifie l'alliance de la théorie et de la pratique. Il faut donc comprendre que « 'pensée et décision' sont d'égale importance ». En conséquence, il peut et il doit ainsi apparaître « un autre type d'homme ». « Le décisif, […] c'est que l'essence même de l'homme change » et là se situe « l'essence des 'Temps modernes' » [13]. La conséquence en est qu'avec la modernité, le monde devient « image », c'est-à-dire s'offre à une « systématicité » et à une planification « organique » inconnue des Anciens et des Médiévaux. Celle-ci permet l'apparition du phénomène de « l'exploitation organisée » (*Betrieb*). « Ici, commence cette manière d'être homme qui consiste à occuper la sphère des pouvoirs humains en tant qu'espace de mesure et d'accomplissement pour la maîtrise et possession de l'étant en sa totalité[14]. »

Faut-il la refuser ? Tout au contraire : « aucune époque ne se laisse mettre de côté par une simple négation[15] ». Par contre, il faut résolument « dépasser » l'idée qu'une telle maîtrise permettrait aux hommes de s'émanciper, comme le pensait Marx, en organisant rationnellement la production des biens, ou bien, comme Adam Smith, en laissant opérer « la main invisible du

12. Traduction française dans *Heidegger, le sol, la communauté, la race*, *op. cit.*, p. 143.

13. M. Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, *op. cit.*, p. 115 et commentaire dans *Heidegger, le sol, la communauté, la race*, *op. cit.*, p. 107

14. *Chemins qui ne mènent nulle part*, *op. cit.*, p. 120.

15. *Ibid.*, p. 127.

marché ». Il faut jouer la philosophie allemande contre l'individualisme cartésien ou le collectivisme marxiste. L'individu doit apprendre, en méditant le Nietzsche qui prophétise l'apparition d'une « nouvelle aristocratie », à se dépasser, en prenant sa place exacte au sein d'une organisation planificatrice. Ainsi sont exaltés le sens du sacrifice et l'adhésion à un « projet » radical qui englobe la totalité des activités d'un peuple. Il faut que le savant se rapproche de l'ouvrier et du soldat. « Le scientifique, écrit le Heidegger de 1938, est poussé, *de lui*-même, et cela nécessairement, dans l'entourage de la figure essentielle du travailleur et du soldat[16]. » « [S'il] veut être le *sujet qu'en tant qu'*essence moderne il *est* déjà », alors il doit choisir : « est-ce comme État et Nation ou bien comme Peuple (*Volk*) ? […] c'est seulement là où l'homme reste sujet que le combat exprès *contre* « l'individualisme » et *pour* la communauté comme champ et but de tout effort et toute utilité a un sens nouveau[17]. »

Dans un texte pour lequel Heidegger n'a jamais caché son admiration et qui précéda de peu l'arrivée au pouvoir des nazis, Ernst Jünger écrivait que « le secret de la véritable langue de commandement est qu'elle ne fait pas de promesses mais qu'elle pose des exigences. Le bonheur le plus profond de l'homme consiste à être sacrifié, et l'art suprême du commandement à montrer des buts qui soient dignes de sacrifice[18] ». En termes heideggériens, il s'agit donc de refonder, non seulement la communauté comme totalité organisée, mais également de rapporter la science à son « sens plus originel » : « *cette façon de tenir bon, questionnant et à découvert, au milieu de l'incertitude de l'étant en totalité*[19] ». Voilà pourquoi la conférence débouche sur un final paroxystique et sur une « prière » *Aux Allemands* empruntée à Hölderlin.

Heidegger en amorce l'invocation ainsi : « Dès que le gigantesque de la planification et du calcul, de la réorganisation et de la sécularisation saute hors du quantitatif pour devenir une qualité propre, le gigantesque et ce qui est apparemment toujours et entièrement calculable, devient par cela même *l'Incalculable*[20]. » Et certes, en 1938, le moment est révolutionnaire et périlleux, l'actualité est grosse

16. *Heidegger, le sol, la communauté, la race, op. cit.*, p. 111.

17. *Ibid.*, p. 122. S. Kellerer rétablit les alternatives de 1938 escamotées en 1949.

18. E. Jünger, *Le Travailleur*, cité par G.-A. Goldschmidt, *La Joie du passeur*, Paris, CNRS Éditions, p. 104.

19. M. Heidegger, *L'Auto-affirmation de l'université allemande*, trad. G. Granel, Mauvezin (32), Ed. TER, p. 13.

20. M. Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, *op. cit.*, p. 124.

d'une guerre que l'Allemagne prépare alors activement. Heidegger entend donc, comme il l'écrit dans son commentaire, faire advenir « la transformation de l'homme comme une nécessité jaillissant de l'Être même[21] ». Pour Jünger, il faut « esquisser un nouveau rapport à l'Élémentaire, avec la liberté et le pouvoir comme adhésion par la race, par la volonté et les capacités à un certain Être ». « Dans la plus grande proximité de la mort, du sang et de la terre, l'esprit prend des traits plus durs et des couleurs plus profondes[22]. »

Relu ainsi, l'enjeu devient transparent et le soutien du parti à cette conférence que signale Sidonie Kellerer devient parfaitement cohérent. Chacun comprend pourquoi Heidegger tient à préciser, encore en 1949, qu'une « telle méditation n'est ni nécessaire pour tous, ni possible pour tous, ni seulement supportable pour tous[23] » – précision compréhensible alors par les seuls initiés. Comme la *Weltbild* du Travailleur chez Jünger allie la « mobilisation totale », l'apparition d'une race des seigneurs et l'élimination des parasites, Heidegger, en 1938 et en 1950, dénonce « la possibilité de la dégénérescence (*die Entartung*) vers l'extériorité d'un système purement fabriqué et affairé ». *Entartung* est un mot codé de la LTI. L'affairisme (*die Betriebsamkeit*) est bien le monde de l'argent, du capitalisme et de l'intérêt privé, bref, celui des juifs, celui de l'intrigue et des manigances (*Machenschaft*), dont il s'agit alors de purger l'Allemagne régénérée. La « dégénérescence » est exactement ce qu'une série de lois, entre 1933 et 1935, dont la plus connue est la « loi pour la protection du sang » *(Blutschutzgesetz*), vise à combattre en engageant dès ce moment la mise en œuvre d'un antisémitisme d'Etat.

LA FACE CACHÉE D'ÊTRE ET TEMPS

Les *Carnets noirs* reviennent sur les thématiques de la conférence de 1938. Par exemple : « La question du rôle de la *juiverie mondiale* n'est pas raciale, y est-il dit, c'est la question métaphysique portant sur la facture du type d'humanité qui, *de façon absolument déliée de toute attache,* peut assumer comme 'tâche', au niveau de l'histoire mondiale, le déracinement de tout étant hors de l'Être[24]. » Ce combat permet

21. *Ibid.*, p. 127.

22. Cité par G.-A. Goldschmidt, *Un livre d'Ernst Jünger, base théorique du nazisme*, *La joie du passeur*, p. 106 et 109. Du même voir *Travail et National-Socialisme, Allemagnes d'aujourd'hui,* n° 40, p. 11 à 22.

23. M. Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, *op. cit.*, p. 126.

24. *Heidegger et l'antisémitisme*, *op. cit.* p. 53.

de justifier la guerre à outrance où les nazis précipitent les Allemands. « La grandeur de la chute serait atteinte – non pas comme quelque chose de dépourvu de valeur, mais comme acte de saisir la mission la plus intérieure et la plus extrême des Allemands et d'y persévérer[25]. »

Or, si la question des « racines intellectuelles du nazisme » est à présent bien documentée et la pénétration du national-socialisme dans toutes les sphères de la société, il est frappant de constater que l'on continue, pour les besoins de la cause, à traiter de son contenu comme s'il s'agissait seulement d'un « biologisme racial » et des élucubrations confuses de ses « philosophes » et idéologues patentés bien oubliés depuis[26]. Cependant, *Être et Temps* compte bien au nombre de ces « racines ». Il suffit, pour s'en convaincre, de l'étudier à partir d'une fin qui, faute de traduction, sera restée inaccessible au lecteur français pendant soixante ans, tout comme fut interdite de publication la seule étude française qui en proposait une analyse précise[27]. Combien de temps nous faudra-t-il attendre pour disposer d'une traduction en français des *Carnets* et en quel invraisemblable sabir ?

À partir du paragraphe 74 d'*Être et Temps*, en effet, Heidegger traite du rapport entre « l'être-pour-la-mort », la « décision résolue » et « l'historicité » (i.e. le « destin » de l'Allemagne). L'étude est placée sous les auspices d'une formule sinistre mais programmatique du comte Yorck von Wartenburg : « L'homme moderne, l'homme depuis la Renaissance, est bon à être enterré » que Heidegger cite plusieurs fois. Wartenburg explicite le sens de sa haine de la culture humaniste et de son goût pour l'activisme : « Je suis effrayé, dit-il, par la cellule monacale de l'homme moderne à une époque où l'agitation est si grande, où n'importe quel savoir doit être un pouvoir. Mais si la science a un sol, c'est celui du monde passé, celui des Anciens ». Cette référence au « sol » n'est pas seulement une métaphore : « L'absence de terre des exilés durant de longues années, ajoute-t-il, a eu pour conséquence l'absence de sol de la conscience juive de Dieu[28]. »

25. *Ibid.*, p. 44.

26. Selon les *Carnets noirs*, « le national-socialisme ne peut jamais être le principe d'une philosophie, mais il doit toujours être subordonné à la philosophie comme sous son principe » (GA 94, p. 190).

27. Le livre de Nicole Parfait *Une certaine idée de l'Allemagne, l'identité allemande et ses penseurs de Luther à Heidegger* (Paris, Éditions Desjonquères, 1999) permet de s'en faire une idée. Sur le détail de cette censure et ce qu'elle révèle, voir le récit qu'en donne Dominique Janicaud dans son *Heidegger en France* et l'entretien avec l'auteur.

28. *Être et Temps, § 77* et *Les conférences de Cassel*, trad. J.-C. Gens, Vrin, 2003, p. 209. Dernière citation dans *Heidegger, le sol, la communauté, la race, op. cit.*, p. 30, 31.

La difficulté à rendre le sens exact du terme « *Volk* » dans la littérature conservatrice allemande de l'époque a souvent été soulignée. Si le « peuple » ici n'est pas seulement l'ensemble des personnes qui le constituent mais cette nature profonde où l'individu, trouve, au plus intime de lui-même, la source de sa créativité, ses sentiments et sa raison de vivre en communion avec les autres membres du *Volk*, alors l'alternative, posée par la conférence de 1938 entre « Nation et Etat » et « Peuple » donne à la politique une portée « métaphysique ».

Heidegger oppose donc la protection d'un « moi » porteur de droits et le don sans retour de soi à un « soi » collectif. Seul celui-ci permet de se mesurer au destin. Il l'explicite au °74 d'*Être et Temps :* « Si le Dasein destinal comme être-au-monde existe essentiellement dans l'être-avec autrui, son provenir est un co-provenir, il est déterminé comme co-destin, terme par lequel nous désignons le provenir de la communauté du peuple [...]. C'est dans la communication qui partage et dans le combat que se libère la puissance du co-destin[29]. » Sartre avait bien vu combien l'idée heideggérienne du « *Mitsein* » appauvrissait l'intersubjectivité husserlienne et laissait de côté la transcendance et l'altérité d'Autrui mais il n'avait pas réalisé qu'elle ne désignait pas la solidarité des copains mais la « camaraderie de combat ». Cela apparaît clairement dans le cours sur Hölderlin de l'hiver 34-35. « Chez le soldat, la camaraderie du front ne provient pas d'un besoin de se rassembler parce que d'autres personnes dont on est éloigné ont fait défaut, ni d'un accord préalable pour s'enthousiasmer en commun. [...] C'est la mort, et l'acceptation du sacrifice qu'elle exige, qui créent avant tout l'espace de la communauté dont jaillit la camaraderie[30]. » L'épreuve du « mourir pour la patrie » permet de dépasser la solitude apparente de « l'être pour la mort » en l'enracinant dans un être en commun qui lui confère sa mission. « Seul l'être libre pour la mort donne au Dasein son but pur et simple » mais il « garantit seulement la totalité et l'authenticité de la résolution [...]. Les possibilités factuellement ouvertes de l'existence ne sauraient être empruntées à la mort[31]. » Elles sont offertes par la communauté qui, recélant en elle « l'Être allemand », confère au « sacrifice » et au « combat » son sens et sa valeur.

29. Traduction Martineau, hors commerce.

30. *Id.*

31. M. Heidegger, *Les Hymnes de Hölderlin : 'La Germanie' et 'Le Rhin',* trad. F. Fédier et J. Hervier, Paris, Gallimard, 1988, p. 76 *sq.*

L'unité à un peuple est aussi union à une patrie et à un sol. « *La nature elle aussi est historiale.* […] Elle l'est bel et bien en tant que paysage, domaine d'installation et d'exploitation, comme champ de bataille et lieu de culte. [Elle] *est,* comme telle, historiale, et son histoire ne représente pas un cadre 'extérieur' qui accompagnerait purement et simplement l'histoire 'intérieure' de 'l'âme'[32]. » Voilà pourquoi « la nature de notre espace allemand se manifestera sûrement à un peuple slave autrement qu'à nous ; au nomade sémite, elle ne se manifestera peut-être jamais[33] ». Et il est faux de prétendre encore, pour l'en absoudre, qu'*Être et Temps* ne comporte aucune « éthique ». Heidegger y revient pour en préciser le sens dans sa lettre à Beaufret de l'automne 1946 : « Ηθος signifie en effet séjour, lieu d'habitation. Ce mot désigne le domaine ouvert où l'homme habite […]. Le séjour de l'homme contient et garde la venue de ce à quoi l'homme appartient dans son essence[34]. » Il la nomme plus loin : le « sacré » ou encore « la dimension de l'indemne ».

À l'indemne, s'oppose d'abord la souillure mais aussi principalement le déracinement, l'absence de sol et de lien à l'Être. Cette absence d'attache des juifs, par conséquent de loyauté et de moralité, est symbolisée par leur culte à un Dieu « métaphysique » dont Heidegger fait la racine du nihilisme et de l'athéisme[35]. Car « l'Être » ne peut être saisi, grâce à une « analytique existentiale », que par son rapport au « là » du Dasein ». Celui-ci est tout autre chose qu'un lieu spatial, il est un lien, un socle, « la clairière de l'Être » pour la venue ici-bas du « divin »[36]. Cette « ontologie » qui entend revenir de « l'univers infini » des Modernes au « monde clos » des Anciens fait de Descartes le symbole de l'aliénation du monde. « 'À partir de la définition du caractère de là de l'étant, son être devient visible'. […] Le *Da* est le sol qui rend possible le *Dasein* […]. Au *Da* appartient donc une limite (Πέρας) qui distingue ce

32. *Être et Temps*, § 75, trad. Martineau, cité par Nicole Parfait *Une certaine idée de l'Allemagne*, note 4, p. 148.

33. Voir également sur les effets de cette croyance le commentaire de G.L. Mosse (*Les racines intellectuelles du nazisme*, Paris, Calmann-Lévy, 2006, p. 43) : « *À cause du caractère désolé des paysages désertiques, les juifs sont un peuple spirituellement stérile, en opposition totale avec les Allemands qui, vivant dans les forêts sombres noyées dans la brume, sont profonds et mystérieux. Comme ils sont presque constamment plongés dans la brume, ils recherchent le soleil et sont de véritables* Lichtenmenschen *(littéralement 'gens de lumière')* ».

34. *Lettre sur l'humanisme*, trad. Roger Munier, Paris, Aubier, 1957, p. 139.

35. « L'époque des conceptions du monde », *Chemin qui ne mènent nulle part, op. cit.*, p. 100

36. *Lettre sur l'humanisme*, *op. cit.*, p. 131.

qui appartient au *Da* de ce qui n'y appartient pas. La maison est le *là* de ce qui *m*'appartient[37]. »

En mai 1935 dans une Vienne sous la menace du nouveau Reich, Husserl, avec une lucidité prémonitoire et une acuité peu reconnue depuis en France, alerte vigoureusement l'Europe philosophique sur la gravité de ce projet de « destruction de la métaphysique ». Il prévient de ce que la « naturalisation de l'esprit » effectuée par le livre de 1927 porte en elle le « déclin de l'Europe devenue étrangère à son propre sens rationnel de la vie » et, pire encore, « la haine spirituelle et la barbarie »[38]. Les *Carnets noirs* confirment ce diagnostic au-delà de toute mesure. « La métaphysique de l'Occident, surtout dans son déploiement moderne, a offert le lieu de départ pour la propagation d'une rationalité et d'une capacité de calcul qui seraient entièrement vides si elles n'avaient réussi à se ménager un abri dans 'l'esprit' […]. Plus originelles et inaugurales deviennent les décisions et les questions à venir, plus inaccessibles à cette 'race' elles demeurent[39]. » « Ce que [cette race] manigance à travers une telle planification, c'est une *déracialisation complète* des peuples[40]. »

En 1946, Heidegger persiste et signe : l'Être est un « principe barbare » : « Seul l'Être accorde à l'indemne son lever dans la sérénité et au courroux sa course fiévreuse vers la ruine[41]. » Le courroux est « divin » et l'arrière-plan sinistre.

L'ANTISÉMITISME PEUT-IL ÊTRE UN DÉTAIL DANS L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ?

Le choc provoqué par la découverte des notes antisémites de Carnets ne surprend pas tant que la cécité de tant de penseurs dits « critiques » face aux implications pourtant parfaitement claires de cette pensée. Leur vigilance aura été prise en défaut, à moins qu'ils n'aient été paralysés par l'ampleur de leur dette à son égard. L'invocation de Sade ou de Céline est ici inopérante, car nul n'a jamais désiré voir se réaliser l'univers du premier dont l'œuvre a longtemps été interdite ni n'a nié la teneur des pamphlets du second et, ni l'un ni l'autre, ils n'ont prétendu régir la vie philosophique ni proposer des voies pour orienter l'action

37. GA. 18, 25 *Concepts fondamentaux de la philosophie aristotélicienne,* citation et commentaire de Jaehoon Lee, « Heidegger en 1924 » dans *Heidegger, le sol, la communauté, la race*, *op. cit.*, p. 41.

38. « La crise de l'humanité européenne et la philosophie », dans *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, trad. Granel, Paris, Gallimard, 1976, p. 382.

39. *Heidegger et l'antisémitisme, op. cit.*, p. 51-52.

40. *Ibid.*, p. 53.

41. *Lettre sur l'humanisme*, *op. cit.*, p. 157.

et la pensée vers « l'essentiel ». La caution de Platon scandalise plus encore si l'on se souvient que le théoricien du « philosophe-roi » ne fut pas le complice mais l'une des victimes des crimes de Denys et que sa « théorie des idées » contient des vues fondamentales sur les mathématiques ou sur la république dont on chercherait en vain l'équivalent dans toute l'œuvre de Heidegger.

L'embarras de la philosophie française est symptomatique du piège où elle s'est enfermée et dont il lui faut sortir. Jean-Michel Salanskis affirme « que rien de la pensée de Heidegger n'est en toute certitude étranger à sa compromission personnelle avec le régime nazi »[42], peut-être rien, non plus, n'y est dénué de portée philosophique. Il est pourtant dangereux d'en masquer la gravité. S'il faut reconnaître sa richesse et son intérêt, il est urgent de renoncer, pour la qualifier, au vocabulaire de la « grandeur » et au pathos d'un « penser » opposé au « philosopher ». Il ne faut jamais oublier ce qu'elle dissimule ni les méfaits de sa séduction. Car elle fait partie intégrante de la Shoah où elle nous fait entrer, mais avec les bourreaux.

« Le silence sur Auschwitz,
c'est Auschwitz[43]*. »*

42. *Heidegger,* Paris, Les Belles Lettres, 1997, p. 144.

43. Cette réflexion est de G.-A. Goldschmidt dans *« Rappel ! Heidegger et le nazisme », op. cit.*, p. 139.